

Le dieu bleu

Bertrand Lachance

Number 56, Spring 1993

L'offrande des vivants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15015ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lachance, B. (1993). Le dieu bleu. *Moebius*, (56), 7–12.

LE DIEU BLEU

Bertrand Lachance

À coups de couteau et à coups de poings, il se fraie un chemin à travers les centaines de milliers de personnes accourues dans les rues avoisinant le Bonaventure depuis qu'on a annoncé la visite de Dieu sur la Terre et son séjour à la piscine sur le toit de l'hôtel. Au début, tout le monde croyait à un coup publicitaire, mais lui avait senti que c'était vrai dès les premières nouvelles, parce qu'il avait rêvé toute l'affaire une semaine auparavant (ou, du moins, croyait dur comme fer l'avoir rêvée). La première visite de Dieu sur la Terre. La planète entière est bouleversée. Les images vidéo provenant du centre-ville, retransmises en direct aux quatre coins du globe, évoquent l'enfer plutôt que le paradis. Les gouvernements ont vite pris les mesures nécessaires pour minimiser les dommages collatéraux. En moins de vingt-quatre heures, dix-neuf ponts et les quelques tunnels menant à l'île de Montréal ont été bloqués et sont maintenant gardés jour et nuit par les armées panaméricaines. Le fleuve Saint-Laurent et la rivière des Prairies ont été minés pour prévenir le débarquement possible de millions de personnes. L'aviation américaine survole le ciel au sud et à l'ouest, et celle de l'EuroKorps surveille le nord et l'est, jour et nuit, à de très hautes altitudes (on ne les voit pas, mais on les entend). Les forces terrestres réquisitionnées par les autorités locales ont été recrutées parmi les troupes d'infanterie de la toute nouvelle et redoutable PanamForce. Chaque soldat est armé d'un Akbar 2000 en plus du bâton-étourdisseur standard. Ce déploiement de force a de quoi donner la trouille même si

on est habitué au bâton des troupes canadiennes qui occupent toute la partie sud du pays depuis les Troubles. Pour se défendre, il n'a qu'un vieux couteau de chasse, et pour survivre, de la nourriture en boîte, des pilules pare-soleil – il faut en prendre tous les jours –, du jus de pomme super-vitaminé et des cigarettes de contrebande. Il a même apporté une corde de nylon de vingt mètres avec crampon d'alpiniste et un émetteur-récepteur pour capter les ondes policières. Heureusement, Dieu a choisi le printemps pour sa première visite sur la Terre; il n'a pas à penser à se vêtir contre le froid en plus. Il a aussi retiré tous les crédits de son compte en banque. Peut-être aura-t-il à payer cher pour se rendre jusqu'au bout. Il réussit à fendre la foule et se retrouve au point d'entrée Peel-des Pins, bloqué par un bataillon mexicain qui, alternativement, laisse entrer une centaine de personnes à la fois puis ouvre le feu à l'aveuglette sur le reste de l'attroupement en délire pour ramener l'ordre. Il se jette par terre quand les soldats visent la foule et se met à courir, comme des milliers d'autres, aussitôt le dernier coup de feu tiré. Une odeur malsaine règne sur les camps improvisés dressés dans les rues et les parkings du centre-ville, un relent de friture animale et d'excréments qui irrite le nez. Toute la ville en est imprégnée. Éparpillés dans les rues, des centaines de corps, morts depuis le début des émeutes, pourrissent au soleil. Les Forces de l'Ordre ont été priées par Dieu de ne pas intervenir, sauf pour sortir les victimes. Tout le monde s'entre-tue comme c'est pas permis. Le sang qui noircit le pavé le dégoûte. Il se couvre la bouche et le nez de son bandana aux couleurs nationales, bleu et blanc, et jette le reste du InstantEat qu'il a entamé à de jeunes enfants abandonnés, nus et sales, qui se jettent dessus comme des chiens affamés. Des roquettes de l'aviation explosent au loin, couvrant les sirènes incessantes des pompiers et de la police. Le matin même, un 747 vétuste rempli de pèlerins russes – les plus fanatiques, dit-on –, qui essayait d'atterrir à Dorval malgré l'interdiction, a été désintégré en plein ciel au-dessus du fleuve par un euromissile. Des centaines de petits avions privés ont aussi été abattus, ainsi que des convois d'autobus venant des États-Unis qui tentaient de forcer le barrage du pont Champlain.

En face de l'hôtel, c'est l'enfer. Des dizaines de milliers de personnes sont montées à l'assaut des quatre murs. Des autobus fracassés les uns contre les autres forment la base d'une pyramide qui conduit jusqu'au ciel. Sur les carcasses métalliques, des sections d'échafaudage industriel s'élancent jusqu'au troisième étage, puis c'est un amas invraisemblable, des bouts d'escaliers, des tables, des lampadaires, des arbres, des lits, des portes d'autos, des panneaux de circulation, et des corps, des centaines de cadavres, entremêlés à tout ce bric-à-brac jusqu'au dernier étage, jusqu'au toit d'où émane une lumière blanche d'une densité incroyable. Après six heures de bataille rangée, il parvient enfin au pied du monticule. Les mercenaires d'une archimillionnaire bienfaitrice des arts, portée au-dessus de la foule par des serviteurs, bloquent la voie et éliminent tout ce qui bouge à coups de baïonnettes. L'armée d'un évêque noir, lui aussi élevé sur un trône, les attaque par derrière. Dieu apparemment n'accorde aucun statut particulier aux évêques, ni à leurs patrons et subalternes : ils doivent emprunter le même chemin que les autres. Le chrétien se lève et ordonne à la capitaliste de dégager la voie. Leurs hommes se positionnent face à face. La millionnaire répond au prélat en crachant dans sa direction et ses hommes ouvrent le feu sur les zouaves. Il ne pourra jamais traverser cette échauffourée et contourne les belligérants pour voir la situation du côté ouest de l'édifice. Il reçoit un coup violent dans les reins et mord la poussière. Il se retourne vite comme l'éclair et plonge sa lame dans le ventre de son agresseur qui s'apprêtait à l'achever. L'homme tombe. C'est la première fois qu'il tue, il se sent parcouru de vibrations chaudes, comme s'il allait s'évanouir. Il repousse le corps inerte et essaie de se relever. Le salaud lui a pratiquement brisé les reins. Il se cramponne à la portière d'une auto remplie d'enfants africains en larmes. Leur mère gît morte à leurs côtés. Il sort la corde et les crampons de son sac à dos en véricuir et lance le sac avec le reste de son contenu en pâture à la foule. Aussitôt trois garçons, couverts de sang coagulé, se saisissent du butin en menaçant de couteaux une autre bande qui s'approche. Il en profite pour filer durant la mêlée et grimpe sur une pile de cadavres. L'odeur de putréfaction l'étourdit.

Il s'agenouille et vomit tout ce qu'il a mangé depuis hier. Il respire par la bouche, pas par le nez, et il évite de laisser son regard s'attarder trop longtemps sur toutes ces plaies ouvertes. Il doit se rendre jusqu'à la fin. Accroché aux échafaudages, il réussit à se hisser plus haut, où ceux encore en vie, encore capables de se tenir debout pour défendre leur position dans la pyramide, sont tellement affaiblis qu'ils tombent comme des mouches. Il n'a qu'à montrer sa lame pour qu'ils reculent. Ils ne veulent pas mourir sans avoir vu Dieu. Un géant barbu aux cheveux roux armé d'une machette se dresse devant lui et lui bloque le passage. Des hommes, des femmes, des enfants, des animaux même pleuvent des niveaux supérieurs et entraînent d'autres malheureux dans leur dégringolade. Il doit liquider ce fou s'il ne veut pas être heurté par un corps en chute libre. Il s'avance. Son pied écrase la main d'un pèlerin qui lâche prise en hurlant pour finir piétiné par la foule vingt mètres plus bas. Il ne peut pas reculer. Il se jette sur l'homme comme un kamikaze en donnant des coups de couteau dans toutes les directions. Il l'atteint au ventre et puis à la gorge, deux fois. L'homme laisse tomber sa machette. Il est aspergé du sang qui gicle du cou de l'homme avec une force étonnante. Il en reçoit jusque dans la bouche. Ou est-ce le sien? Il ne sait plus. Il en est couvert. Heureusement il a eu le Vaccin. Il recrache le sang à la face d'un pauvre moine à moitié déchiqueté qui perd pied et bascule dans le vide. À cette hauteur, les gémissements des blessés, les râles des mourants, les sirènes des dizaines d'ambulances qui circulent en périphérie pour ramasser les corps, le vrombissement incessant des pales des hélicoptères se mêlent et créent une musique guerrière, digne du meilleur système THXXX, qui le prend aux entrailles. Aux environs du sixième étage, il s'accroche à tout, aux vêtements des autres, à leurs cheveux, à leurs bras, à leurs jambes. Il se fout d'où il se met les pieds. Il leur marche sur le dos, sur la tête. Il a été blessé d'un coup de couteau au visage. À la cuisse, son pantalon est déchiré : il voit le muscle rouge qui vit. Le coup qu'il a reçu dans le dos le paralyse. La douleur est inimaginable. Il ne sent presque plus sa jambe droite. Il prend de grandes respirations rythmées pour stopper la douleur. Il ne reste que

deux ou trois étages. Il va y arriver même s'il doit se traîner sur une jambe. Par-delà la scène d'apocalypse à ses pieds, le fleuve St-Laurent coule majestueusement dans la grande vallée et les montagnes encore enneigées de l'Estrie et de l'État de New York baignent dans une lumière dorée. Un doux vent annonciateur des chaleurs d'été le caresse. Des centaines de corps inertes, certains déjà gonflés, gisent les uns sur les autres, pêle-mêle, pour former les dernières marches de la pyramide. Il lance le crampon et la corde de toutes ses forces par-dessus le parapet, tire un peu et le tour est joué. Il grimpe en évitant les corps trop gras qui lui font perdre pied. Enfin il aperçoit la cime des arbres de la terrasse. Il se fait une place entre le corps d'un vieil Asiatique aux yeux fermés dont le visage est figé dans un rictus énigmatique et celui d'une jeune femme aux cheveux blancs qui respire faiblement. Elle lui sourit et lui fait signe de ne pas essayer d'aller plus loin, puis elle s'éteint. Tant de morts. Il risque quand même un coup d'œil. Un silence ouaté l'enveloppe. Dieu est là. Une grande forme ovale emplissant toute la piscine, d'un bleu électrique. Des dizaines de techniciens vêtus de combinaisons de cosmonaute veillent au confort de Dieu. Dieu a exigé que ses serviteurs soient aveugles. Ils marchent lentement autour de la piscine, deux par deux, dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre. De temps en temps, ils s'arrêtent et prennent la température du liquide blanc dans lequel Dieu flotte. Ils regardent le thermomètre de leur regard aveugle, le remettent à l'eau, puis continuent leur travail en silence. Des quatre côtés de la terrasse, des centaines d'autres qui, comme lui, ont réussi l'escalade funeste ont les yeux rivés sur l'apparition. Soudain, il sent la présence de Dieu. Il a envie de lui dire : Salut vieux salaud, et Dieu se met à rire en lui disant de ne pas se gêner. Dieu a l'habitude. Il entend la voix de Dieu même s'il ne voit pas de tête ou de bouche. Dieu n'a ni bras ni jambes non plus. C'est juste une sorte de gros jello bleu. Dieu peut se faire minuscule ou gigantesque, selon les circonstances, mais Dieu ne peut jamais être à deux endroits en même temps, l'univers est beaucoup trop grand. Les hommes en costume spatial apportent les hommages des grands de ce monde qui ont dû passer par le même

chemin que les autres pour atteindre Dieu. Il voit que Dieu se tourne un peu pour apprécier ces trésors, les plus fabuleux de la planète. Les serviteurs jettent tous les présents dans la piscine, des sacs d'or, de pierres précieuses, des tissus luxueux, des toiles de tous les grands peintres, des recueils de poèmes visionnaires, des histoires des conteurs les plus illustres, des bobines de tous les grands films, des feuilles de musique des compositeurs les plus adulés, toutes ces merveilles se dissolvent au contact de l'eau brumeuse. Tout disparaît. Les plus gros morceaux, des statues de toutes sortes et de toutes les époques, prennent plus de temps à se dissoudre et sont encore à demi visibles quand ils pénètrent la forme bleue de Dieu. Sur le côté sud du toit, la mécène victorieuse s'avance pour protester quand elle voit les grands tableaux de maîtres qu'elle a payés très cher disparaître en Dieu. Elle n'a pas mis l'autre pied par terre qu'elle est foudroyée, prise de convulsions violentes qui la secouent jusqu'à ce qu'elle tombe inerte sur les autres macchabées. Dieu déguste la fameuse toile de Leonardo avec un grand sourire. Il aime bien son sens de l'humour et rit avec Dieu. Les soldats de la défunte se battent entre eux à coups de baïonnettes pour prendre sa place. Le sang gicle de partout. Il pense à tous ces morts. Dieu se tourne un peu vers lui. Une vague d'air bleu émane du centre de la forme ovale, là où devrait être le nombril de Dieu, une vague qui avance sur lui comme une aurore boréale. Il sent une faible odeur de brûlé qu'il ne saurait identifier mais qui lui rappelle quelque chose. Aurait-il déjà croisé Dieu sans le savoir? La vague l'atteint, lui caressant d'abord le bout des doigts, puis les mains, les bras, tout le corps, électrisante et bienfaisante. Il est transporté à l'intérieur de Dieu.